L'HOMME

L'Homme
Revue française d'anthropologie

161 | janvier-mars 2002
Localisation et mondialisation. Musique et société

Alison E. Rautman, ed., *Reading the Body. Representations and Remains in the Archaeological Record*

Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1999 (« Regendering the Past »)

Sophie A. de Beaune

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/lhomme/8199
DOI : 10.4000/lhomme.8199
ISSN : 1953-8103

Éditeur
Éditions de l'EHESS

Édition imprimée
Date de publication : 1 janvier 2002
Pagination : 298-300
ISBN : 2-7132-1404-1
ISSN : 0439-4216

Référence électronique
Sophie A. de Beaune, « Alison E. Rautman, ed., *Reading the Body. Representations and Remains in the Archaeological Record* », *L'Homme* [En ligne], 161 | janvier-mars 2002, mis en ligne le 06 juin 2007, consulté le 24 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/lhomme/8199 ; DOI : https://doi.org/10.4000/lhomme.8199

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Alison E. Rautman, ed., *Reading the Body. Representations and Remains in the Archaeological Record*

Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1999 (« Regendering the Past »)

Sophie A. de Beaune

1 TOUT comme leurs collègues ethnologues, les archéologues d'outre-Atlantique s'adonnent depuis longtemps à ce qu'on appelle là-bas le « gendering » ou l'étude des différences de statut entre les sexes. Lorsque ce type de recherche ne prend pas pour objet les chercheurs eux-mêmes[1], il se tourne vers le vestige archéologique. Congrès et colloques se succèdent sur ce thème et les Presses de l'Université de Philadelphie ont même une collection spécifiquement consacrée à ce sujet, intitulée « Regendering the Past ». Ces chercheurs (et/ou chercheuses) appréhendent la réalité à travers le filtre de la différence sexuelle, un peu comme s'il existait une humanité mâle et une humanité femelle – ou comme s'il s'agissait, dans le cas d'une perspective archéologique, de restaurer une réalité mâle et une réalité femelle à travers les vestiges du passé. Malgré son titre prometteur, le présent ouvrage s'inscrit bien dans la lignée de cette littérature archéologique, ce qui donne pour résultat un agrégat de seize textes totalement disparates, couvrant des périodes et des régions du monde fort éloignées – la Crète minoenne, les Maya, le Paléolithique supérieur européen, les Indiens Pueblo... – dont le seul point commun est d'examiner le statut de l'homme et de la femme et leur représentation. C'est précisément ce point commun que, dans leur Introduction, Alison E. Rautman et Lauren E. Talalay revendiquent comme fédérateur et considèrent comme l'un des axes principaux de différenciation sociale : « gender is equally relevant to archaeologists and anthropologists studying small egalitarian societies in the Americas or Eurasia, ancient empires of the Maya or the Romans, or Classical *poleis* of the Greek world » (p. 1).

2 L'ouvrage se compose de deux parties. La première regroupe les textes qui se réfèrent au traitement du corps au sens physique, perceptible archéologiquement par l'étude

des sépultures et des restes de squelette ; la seconde concerne la représentation humaine (figurine en pierre ou en argile, peinture, gravure). Dans le premier cas, le corps apparaît comme un témoin des pratiques culinaires, diététiques, médicales, de la vie matérielle et des activités physiques, mais aussi de la réponse culturelle au traitement des morts ; dans le second, sa représentation reflète, du moins selon les auteurs, les idées relatives à la masculinité et à la féminité dans une société donnée (Introduction, p. 2).

3 Ce volume apporte indéniablement de nombreuses informations archéologiques sur le traitement des corps et les pratiques funéraires, sur les différentes façons de représenter l'humain, sur l'ambiguïté de certaines figurations anthropomorphiques, etc. Il en est ainsi de l'article portant sur le site de Babedh-Dhra (Jordanie), daté de l'Âge du Bronze, présenté dans la première partie : l'étude anthropologique a permis de déboucher directement sur des conclusions d'ordre social ou économique puisque les lésions repérées sur certains os de squelettes féminins semblent avoir été provoquées par des activités spécifiques (Jane D. Peterson ; pp. 38-54). On rappellera à ce propos l'étude des squelettes des habitants néolithiques de Abu Hureyra (Syrie) dont certains présentaient des déformations osseuses au niveau des articulations dues à des postures trop souvent réitérées, comme la position à genoux des femmes pratiquant la mouture[2].

4 Notons que la plupart des articles consacrés à l'analyse des squelettes portent sur le traitement des corps selon leur sexe mais n'abordent qu'accessoirement le problème de la détermination du sexe d'un squelette, comme si les techniques étaient supposées acquises. Or il n'en est rien, car cette détermination n'est possible que lorsqu'on dispose d'une population de référence aux mensurations connues, et elle est par conséquent quasi impossible pour les périodes anciennes. Certains se fondent uniquement sur la nature des objets présents dans la sépulture pour déterminer le sexe du défunt, comme dans l'article dédié aux tombes inuits (Barbara A. Crass ; pp. 68-76).

5 La seconde partie sur les représentations est plus décevante. Ainsi, le chapitre qui traite des statuettes féminines paléolithiques n'apporte rien de bien nouveau : l'auteur y déplore que l'on continue à dénommer « Vénus » ces statuettes et propose « une réponse féministe » peu claire à leur interprétation « androcentrique » (Margaret Beck ; pp. 203-214).

6 Même si certains de ces textes livrent des informations intéressantes, on peut s'interroger sur le bien-fondé d'une démarche consistant à rechercher dans une société passée ce qui distingue les hommes des femmes et à analyser les sources archéologiques exclusivement à travers cette grille. Les auteurs sont tous d'accord pour affirmer que les sexes sont invariables et que c'est leur interprétation et leur traitement (définition, fonction et importance) qui diffèrent d'une société à l'autre. Malheureusement, au lieu d'utiliser ces variables pour en tirer des inférences générales d'ordre sociologique, la plupart d'entre eux se limitent à des considérations féministes quelque peu démodées. Les « gender archeologists » se défendent, bien entendu, de tout ethnocentrisme et reconnaissent que toutes les sociétés n'ont pas forcément une vision dualiste des deux sexes. Comme l'admettent elles-mêmes Alison E. Rautman et Lauren E. Talalay, on pourrait aussi bien aborder les sociétés par le biais des différences selon l'âge, le rang social, la provenance ethnique, la pratique sexuelle ou la religion... (p. 10). La différence sexuelle est un des axes possibles de différenciation des individus, mais il n'est pas le seul. Pourquoi alors l'avoir privilégié ? On aimerait que les auteurs

soient en mesure de répondre à cette question, c'est-à-dire de faire preuve sur ce point d'un peu de la réflexivité dont ils/elles se réclament.

NOTES

1. Cf. Sophie A. de Beaune, compte rendu de Margaret C. Nelson, Sarah M. Nelson & Alison Wylie, eds, *Equity Issues for Women in Archaeology*, Arlington, AAA, 1994 (« Archaeological Papers of the American Anthropological Association » 5), dans *L'Homme*, 1997, 142 : 169-170.
2. Theya Molleson, « The eloquent bones of Abu Hureyra », *Scientific American*, August 1994 : 60-65.

AUTEUR

SOPHIE A. DE BEAUNE

CNRS, Laboratoire d'ethnologie préhistorique, Université Paris-X, Nanterre.